

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Abonnement.

FOI et PATRIOTISME.

Paraissant les

1er et 15 de

Par Année

LA

CHAQUE MOIS.

GAZETTE DES FAMILLES.

Revue Religieuse, Littéraire, Historique et Agricole.

Recommandée par NN. SS. l'Archevêque de Québec, les Evêques de Montréal, d'Ottawa, de Rimouski, des Trois-Rivières, de Sherbrooke et de Saint-Hyacinthe.

Sommaire.

Littérature.

Le Bon Fils (*Suite*)..... 97

Histoire.

Histoire de l'Eglise (*Suite*)..... 101

La Mère Marie de l'Incarn. (*Suite*). 103

Rédaction.

Lecture des mauvais livres..... 107

Le riche et le pauvre..... 109

L'aspect des pyramides d'Egypte... 110

Nécrologie.

Mde. Lacerte, née Louise Pouliot.... 110

Littérature.

LE BON FILS.

(*Suite*.)

V.

—Bonjour, mon cher enfant, dit-il à son protégé en l'engageant à s'asseoir. J'aime beaucoup les enfants sages et polis comme toi, et, quand ils répondent à mes soins, je ne néglige rien pour leur procurer un sort digne d'en vie. Est-tu seul sur la terre, et n'as-tu plus de parents ici-bas?

—Il me reste ma pauvre mère, pour laquelle je parcours la France, dans l'espoir de gagner quel qu'argent dont sa vieillesse a grand besoin.

—Innocente créature! Je me doutais bien de ton malheur, et,

La Gazette des Familles

Paraît les 1^{er} et 15 de chaque mois, par livraison de 16 pages, double colonne, formant au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages de matières variées propres à l'instruction de la famille et à charmer ses loisirs.

ABONNEMENT ; UNE PIASTRE par année, y compris les frais de poste.

Payable d'avance.

On ne s'abonne pas pour moins d'une année, et l'année de publication ne se fractionne pas.

Toute la correspondance, tant pour abonnement, envoi d'argent que pour la rédaction, doit être adressée directement à Mr. l'Administrateur de la Gazette des Familles, à Ottawa.

pour le réparer autant que possible, je veux te tenir lieu de père. Je pense que ton petit commerce ne te donne pas toujours de quoi vivre ?

— Non-seulement il m'offre le nécessaire, mais il m'accorde encore les moyens d'envoyer quelques secours à ma bonne mère.

— Très-bien. Cependant je ne laisse pas de te plaindre, en pensant que ton bien-être dépend d'un public léger qui te prodigue aujourd'hui ses faveurs, parce qu'il est gai, et te les refusera peut-être demain, dans sa mauvaise humeur. Une position assurée, qui t'offrirait le bonheur avec quelques beaux écus, me semble devoir mieux te convenir ; car, enfin, aimes-tu ta mère ?

— Si je l'aime !.....

— Tu désires lui procurer une douce aisance dans sa vieillesse ?

— C'est là le seul vœu de mon cœur.

— Il sera exaucé. Ecoute-moi attentivement : je veux faire encore une bonne action en ma vie, en rendant heureux une mère et son fils. Je t'attache, dès ce moment, à mon service, et pour prix de ta loyale conduite, tu recevras de bons honoraires que tu partageras avec l'auteur de tes jours ; et même, si ton cœur te le dit, tu pourras les lui envoyer intégralement, puisque je te loge, te nourris et te fais vêtir.

— Grand merci ! s'écria José

en se jetant aux genoux de M. Malicet. Toute ma vie je vous serai reconnaissant, et chaque jour Agnès ira prier pour vous la Vierge d'Isola.....

— Relève-toi, mon fils, reprit M. Malicet en souriant. Pour récompense de mes bienfaits, je te demande une fidélité inviolable, une exactitude que rien ne puis diminuer. Voici quelles seront tes occupations ordinaires : je confierai à ta probité des sommes d'argent que tu porteras à différentes personnes habitant de petites villes autour de Paris. Tu feras toujours la route à pied, sans te fatiguer ni te presser. La nuit, tu choisiras une auberge modeste où tu obtiendras un lit pour toi seul, et même une chambrette, s'il se peut, afin que nul compagnon ne surprenne le secret de ton voyage ; tu éviteras toute conservation intime avec qui que ce soit : prudence et finesse seront ta devise ; tu conserveras ton habillement savoyard, afin que les curieux te laissent circuler librement, et parfois tu chanteras quelques airs de ton pays, renonçant cependant à l'habitude de sauter, de peur que le bruit de l'argent n'éveille les mauvaises pensées des voleurs. J'espère que tu ne t'écarteras jamais de mes instructions.

— L'amour que je porte à ma mère vous répond de moi.

— Je
persua
louer d
En
s'impat
binet,
d'une n
se leva
mais M
demand
gardien
— Im
de trou
voué.
gle ; ur
lui suff
homme
large po
— C'e
il pour
sion : le
le reten
pect ; c
chien a
sagrém
Allons,
ton Méc
cours cl
et revie
José
tant de
compte
et, char
autres
à la ma
Malicet.
Mes j
que pen
homme
plus éte

—Je le crois ainsi, et je suis persuadé que je n'aurai qu'à me louer de mon choix.

En ce moment, Médor, qui s'impatientait à la porte du cabinet, fit entendre ses plaintes d'une manière désagréable. José se leva pour lui imposer silence ; mais M. Malicet, l'arrêtant, lui demanda si ce chien était un gardien sûr.

—Impossible, répondit José, de trouver un animal plus dévoué. Son obéissance est aveugle ; un mot, le moindre signe lui suffisent ; il engloutirait un homme, si son ventre était assez large pour le recevoir.

—C'est charmant, en vérité ; il pourra te servir dans l'occasion : le mieux, toutefois, est de le retenir dans les bornes du respect ; car souvent la langue d'un chien a occasionné bien des désagrémens au maître inoffensif. Allons, va donner une leçon à ton Médor, qui continue de crier ; cours chercher ton petit bagage, et reviens au plus tôt.

José s'éloigna, le cœur palpitant de joie, pour aller régler son compte avec la mère des Savoyards et, chargé de sa vielle et de ses autres richesses, il revint, bâton à la main, au logis du gracieux Malicet.

Mes jeunes lecteurs ne savent que penser de la conduite de cet homme astucieux ; mais ils seront plus étonnés d'apprendre qu'il

envoyait José, chaque semaine, soit à Versailles, soit à Saint-Germain ou à Saint-Denis, avec des lettres et de l'argent qu'il fallait remettre à des personnes plus mystérieuses les unes que les autres ; que chaque jour, il l'envoyait pareillement dans plusieurs quartiers de Paris, lui recommandant, avant tout, de ne jamais livrer son nom à personne, et lui ordonnant au contraire, sous peine de châtement terrible, de déclarer le domicile de madame Michel, son amie, dans le cas extraordinaire où il serait arrêté, questionné par les méchants.

José se prêta d'abord de la meilleure volonté du monde à toutes les exigences de son bienfaiteur, pour lequel il aurait volontiers donné sa vie ; mais insensiblement son zèle en refroidit ; de jour en jour le visage de M. Malicet, qui lui avait paru si riant, se rembrunit à ses yeux, sa voix si douce lui sembla aigre et sévère, ses regards plus perçants, l'agitation de son corps plus effrayante. Le pauvre enfant avait remarqué bien des choses capables de l'inquiéter ; aussi, au bout de quelques mois il regretta sa liberté, sa chambrette indigente, qu'il avait échangées contre l'esclavage et une maison triste, lugubre et remplie de mystères impénétrables.

Ce qui l'effrayait, c'étaient cer-

taines hommes à l'aspect repoussant qui paraissaient et disparaissaient comme des fantômes ; ce qui l'épouvantait, c'était le bruit sinistre qui, chaque nuit, le saisissait dans son sommeil, si l'on peut donner ce nom à son repos sans cesse interrompu par la crainte, toujours troublé par l'apparition de ces êtres fantastiques dont l'imagination des conteurs a peuplé les antres et les souterrains.

Un soir, qu'il se rendait à sa chambre par une allée où jamais n'avait pénétré un rayon de soleil, il fut surpris d'entendre un roulement sourd et prolongé qui semblait venir de dessous terre, et auquel succédaient des coups de marteau tombant multipliés sur l'enclume retentissante. Il prêtait depuis quelque temps une oreille attentive à ce bruit inconnu, lorsqu'il aperçut un de ces hommes dont la vue le remplissait d'effroi, même pendant le jour. Ne pouvant fuir, il se cacha dans un angle obscur de la muraille, et vit passer devant lui un véritable Hercule, aux bras nus et nerveux, aux regards farouches. Il tremblait que la lumière ne le trahit : il n'en fut rien ; mais au moment où il se disposait à monter le hideux escalier placé vis-à-vis de lui, le même homme reparut suivi de M. Malicet, qui s'écria, en saisissant José assez malheureux pour

n'avoir pu se soustraire à ses yeux.

— Misérable vipère que j'ai réchauffée dans mon sein ! que fais-tu donc ici ? petit ingrat, est-ce ainsi que tu oses désobéir à ton maître, en cherchant à connaître ce que tu devais ignorer ?

— Le hasard seul m'a conduit ici, répondit José ; je ne sache pas avoir mérité votre colère.

— Petit rusé ! reprit l'Hercule en fureur : tu feins l'ignorance pour mieux nous tromper. Brisons, Malicet, brisons cet oiseau de nuit : il nous serait fatal.

— Sans doute, nous devrions faire tomber sur lui le poids d'une juste indignation ; mais soyons indulgents pour une première fois.

L'Hercule se retira mécontent. Monsieur Malicet accompagna José à sa chambre où il le questionna longtemps pour savoir si véritablement il avait découvert les secrets qu'on lui cachait. Assuré du contraire, il lui adressa quelques tendres reproches et le quitta satisfait.

Cette fois, José ne fut point dupé des paroles flatteuses de M. Malicet ; il résolut enfin de s'échapper du lieu où il gémissait. Le lendemain il fit le voyage de Saint-Denis, et à son retour il vit toute la maison en alarme et les préparatifs d'un départ qu'il ne concevait pas. Abandonné à lui-même au milieu du mouvement

général, il s'occupa des moyens d'effectuer sa fuite.

Mais, me direz-vous, qui le forçait à revenir chez son maître ? Une fois dehors, il ne devait plus y rentrer.

Amis lecteurs, vous parlez à votre aise. Si je vous répons que M. Malicet, se doutant peut-être des desseins du petit Savoyard, lui avait défendu depuis quelque temps de sortir avec sa vieille qu'il gardait comme un gage de retour et de fidélité, vous conviendrez que José avait de grandes difficultés à vaincre pour réussir dans son projet ; car, enfin, que lui servait la liberté sans sa vieille ? Sans elle, comment gagner du pain ? comment retourner un jour à Isola ?

Avouez qu'ici l'adresse est nécessaire. Suivons d'un œil attentif la marche de notre ami, déterminé à ressaisir l'héritage de ses pères.

La nuit est venue, José a con-signé Médor dans sa chambre, parce que, dans son expédition nocturne, il n'a pas besoin d'un compagnon toujours prêt à s'effaroucher et à élever la voix au moindre bruit ; puis seul il circule à petits pas dans les longs corridors ; il se glisse en tapinois, évite le plus léger frôlement, s'arrête au souffle du vent, recueille un mouvement subit, l'étudie, en calcule l'importance, le juge, puis se remet doucement

en route, gourmandant en lui-même les cris du plancher que son pieds fait gémir ; il avance, malgré cela, il approche, il atteint enfin le cabinet qui recèle sa toison d'or.

Respire, maintenant, José ; reprends tes esprits avant d'achever ta périlleuse escarmouche.

Mais quelles sont ces voix sinistres que domine l'éclatante voix du petit M. Malicet ? Retire-toi vite, José, si tu ne veux être victime de ta hardiesse : surpris, tu as tout à craindre de ceux qui t'ont admis dans leur repaire.

(A continuer.)

Histoire.

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE.

(Suite.)

XXXIV.— L'AN MIL.— S. HENRI, EMPEREUR, ET SES AMIS.— HÉRÉSIE DE BÉRANGER.— MICHEL CÉRULARIÈRE, LE NOUVEAU PHOTIUS.

Vers la fin du Xe siècle, une étrange opinion s'était répandue parmi la société chrétienne. Interprétant à faux un texte de l'Apocalypse, voyant d'ailleurs quels affreux désordres régnaient parmi les clercs aussi bien que parmi les laïques, les savants

comme les ignorants s'étaient persuadé que l'Antechrist allait paraître et le monde finir. Inutile donc, pensaient-ils, de construire ou de réparer des habitations ou des églises.

Mais, lorsque les premières années du xie siècle eurent passé sans catastrophes, le peuple chrétien reprit courage, la société sortit de sa torpeur, on se remit à bâtir des églises.

C'est même de cette époque que date le grand mouvement architectural. C'est alors que l'on commença d'édifier ces splendides basiliques qui, en France, en Allemagne, en Angleterre, dans toute l'Europe chrétienne, sont une des grandes richesses et des grandes gloires des nations et des cités.

Arrêtons-nous un instant sur le seuil du xie siècle, pour étudier une des plus belles figures de souverain que l'histoire ait à nous montrer. Ce que furent Alfred le grand et Édouard le Confesseur pour l'Angleterre, ce qu'avait été Charlemagne, ce que sera bientôt S. Louis en France; Henri II, S. Henri le fut pour l'Allemagne.

S. Henri eut pour parrain l'évêque S. Wolfgang, pour épouse Ste. Cunégonde. Intrépide champion de la sainte Eglise romaine, il la défendit plusieurs fois avec succès contre les Grecs, les Sarrasins, les Lombards. Comme

Charlemagne, il reçut à Rome même, des mains du pape, la couronne impériale.

Il entretint de familières relations avec S. Romuald, l'un des pères de la vie monastique à cette époque et fondateur de l'ordre des Camaldules, — avec le roi de France, Robert le Pieux, si zélé pour les églises, les pauvres et les monastères, l'auteur de l'hymne *Veni sancte Spiritus*; — avec S. Odilon, abbé de Cluny, célèbre abbaye, qui eut successivement plusieurs saints pour abbés; — avec S. Etienne, roi de Hongrie, apôtre presque autant que roi, et que sa pieuse épouse secondait dans toutes ses bonnes œuvres.

Vers le commencement de la seconde moitié du xie siècle, l'Eglise de France fut troublée par une nouvelle hérésie.

Béranger, archidiacre d'Angers, homme éloquent et régulier dans ses mœurs, mais plein d'orgueil comme tous les hérésiarques, enseignait avec éclat les lettres à Tours, sa ville natale.

Bientôt et à la suite d'une discussion où il eut le dessous, il se tourna vers l'étude des saintes Ecritures. Mais comme, au lieu de l'humilité qui est le garde-fou des hautes intelligences, il y porta un esprit curieux et avide de renommée, il se perdit.

Il soutenait que le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne sont pas réellement

contenus dans la divine Eucharistie, qu'ils n'y sont que par figure. Victorieusement combattu par Lanfranc, illustre théologien, alors religieux à l'abbaye du Bec, en Normandie, depuis archevêque de Cantorbéry; condamné à Rome, puis à Verceil, par le pape saint Léon IX, Béranger s'irrita, invoqua le raisonnement là où il fallait courber sa raison sous le joug de la foi, et n'eut pour ses adversaires, y compris le pape, que les plus grossières injures.

Du reste, on peut dire qu'en France, où l'erreur était née, tout le peuple chrétien: roi, seigneurs, évêques, prêtres, religieux, même les simples fidèles, se soulevèrent avec indignation contre elle.

Condamné en dernier ressort par le Saint-Siège, Béranger fut obligé de souscrire une rétractation.

Son hérésie s'éteignit avec lui, jusqu'au jour où le protestantisme devait la rallumer plus complète, plus hardie et plus durable, hélas !

C'est également sous le pontificat de Léon IX, que Michel Cérulaire, patriarche de Constantinople, renouvela les scandales et les violences de Photius.

Jaloux de la suprématie de Rome, oubliant que Notre-Seigneur Jésus-Christ avait dit à Pierre, et à Pierre seul: "Tu es Pierre, et sur cette pierre j'éleverai l'édifice de mon Église," et encore: "Pais

mes agneaux... pais mes brebis," les évêques de Constantinople firent presque toujours à l'Église romaine une opposition sourde, quand ce n'était pas une guerre déclarée.

Michel Cérulaire commença par écrire contre les Occidentaux et réunit les divers reproches qu'il leur adressait dans une lettre que le saint pape Grégoire IX n'eut pas de peine à réfuter. Celui-ci fit tout pour rétablir la paix. Mais la résistance de Michel fut d'une si évidente mauvaise foi que le chef des légats du pape fut obligé d'excommunier solennellement le patriarche. Michel n'en tint pas compte, et, tant qu'il vécut, s'appuyant sur les empereurs successifs, il répandit son schisme, au grand préjudice des âmes... L'Église d'Orient était frappée à mort... et bientôt la séparation devait se consommer.

(A. Continuer.)

LA MÈRE

Marie de l'Incarnation,

PAR

L'ABBÉ P. F. RICHAUDEAU,

Aumônier des Ursulines de Blois.

CHAPITRE XI.

(Suite.)

Martin sortit de l'entretien très-satisfait; il fit une confession de toute sa vie, communia trois jours de suite pour obtenir les

grâces dont il avait besoin ; puis, se sentant plus désireux que jamais d'être Bénédictin, il retourna chez le Père Général. Celui-ci, après deux ou trois autres entretiens, fut entièrement convaincu que ce jeune homme avait tout à la fois et une vraie vocation et d'éminentes qualités. Il lui dit, en conséquence, qu'on l'admettait dans la Congrégation, et qu'il n'avait qu'à se disposer à aller au noviciat de Vendôme.

Heureux de cette décision, Martin alla trouver le Père Raymond de Saint-Bernard pour lui faire part de cette nouvelle. Le bon religieux qui, dans l'intervalle, s'était occupé très-activement de ses affaires, lui dit en le voyant : J'ai à vous apprendre que vos vœux sont enfin satisfaits. Vous avez désiré un emploi : eh bien, l'on vous en offre un qui, sans doute, va vous faire plaisir. On vous demande pour être sous-secrétaire de M. le Cardinal de Richelieu. Il faut pour cet emploi un homme d'un jugement solide, capable de garder un secret, et l'on vous fait l'honneur de vous regarder comme tel. Le Père Raymond, croyant qu'un jeune homme de vingt-deux ans devait se trouver au comble de la joie à l'idée d'une pareille position, s'attendait à voir Martin se confondre en témoignages de gratitude : aussi fut-il extrêmement surpris quand il entendit

cette réponse ; " Jusqu'ici, mon Révérend Père, j'ai cherché le monde et il n'a point voulu de moi ; aujourd'hui, il me cherche et je ne veux pas de lui." Puis il lui raconta ce qui s'était passé. Le Père l'engagea à ne pas trop se presser ; mais à réfléchir mûrement. Vous pourriez peut-être écouter une ardeur passagère, ajouta-t-il, puis vous repentir lorsqu'il ne serait plus possible de retrouver une position comme celle-ci, qui vous ouvre le plus bel avenir. J'y ai pensé suffisamment, répliqua Martin, et je vous déclare que je n'aurai jamais d'autre ambition que d'être Bénédictin de la Congrégation de Sain-Maur. Dom Raymond, au lieu d'insister davantage, l'encouragea dans son dessein de se donner tout à Dieu, et, comme témoignage de son affection persévérante, il lui fit chercher un cheval pour aller à Vendôme. Dès que Martin fut au noviciat, il commença à mener une vie angélique, dit le Père Martène, et il ne se démentit jamais.

Tel fut le résultat des prières d'une sainte Mère et le prix du martyre spirituel qu'elle avait comme demandé à Dieu pour le salut de son fils. C'était la première des deux âmes qu'elle voulait sauver à tout prix. A peine arrivé au monastère de Vendôme, il écrivit à sa mère ce qui venait de se passer ; elle lui fit la réponse suivante :

amis-
and
dit
fils
Chri
con
ser
J'ai
gra
moi
ou
enf
le c
am
ne
aba
qui
me
vou
sai
fini
grâ
for
ma
voc
vor
me
tier
"
vor
cet
été
qui
ans
vul
con
il f
loit
père

De Québec, le 4 Sep. 1641.

“ Mon très-cher et bien aimé fils, l'amour et la vie de Jésus-Christ soit votre partage.

“ Votre lettre m'a apporté une consolation si grande, qu'il me serait difficile de vous l'exprimer. J'ai été toute cette année en de grandes croix à votre occasion, mon esprit envisageant les écueils où vous pouviez tomber. Mais enfin notre bon Dieu lui a donné le calme dans la créance que son amoureuse et paternelle bonté ne perdrait point celui que j'avais abandonné pour son amour. Ce qui vous est arrivé a surpassé mes espérances, puisque sa bonté vous a placé dans un Ordre si saint, que j'honore et estime infiniment. J'avais souhaité cette grâce pour vous, lorsqu'on réforma les monastères de Tqurs; mais parce qu'il faut que les vocations viennent du Ciel, je ne vous en dis rien, ne voulant pas mettre du mien en ce qui appartient à Dieu seul.

“ Vous avez été abandonné de votre mère et de vos parents; cet abandon ne vous a-t-il pas été avantageux? Lorsque je vous quittai, n'ayant pas encore douze ans, je ne le fis qu'avec des convulsions étranges qui n'étaient connues que de Dieu seul; mais il fallait obéir à sa divine volonté. Comme il me faisait espérer qu'il aurait soin de vous,

mon cœur s'affermir pour surmonter la difficulté qui avait retardé mon entrée en religion dix ans entiers: encore fallut-il que la nécessité de faire ce coup me fût signifiée par mon directeur et par des voies que je ne puis confier à ce papier, mais que je vous dirais volontiers à l'oreille. Je prévoyais l'abandon de vos parents, ce qui me causait mille croix et ensuite l'infirmité humaine me faisait appréhender votre perte.

“ Lorsque je passai par Paris, il m'était facile de vous placer. La reine, madame la duchesse d'Aiguillon, madame la comtesse de Brienne, qui me firent toujours l'honneur de me regarder de bon œil, et qui m'ont honorée cette année de leurs lettres, ne m'eussent rien refusé de ce que j'eusse désiré pour vous. Mais la pensée qui me vint alors que si vous étiez avancé dans le monde, votre âme serait en danger de se perdre, et de plus la disposition où j'étais de ne désirer que la pauvreté d'esprit comme héritage et pour vous et pour moi, me firent résoudre de vous laisser une seconde fois entre les mains de la Mère de bonté, me confiant que puisque j'allais exposer ma vie pour le service de son Fils, elle prendrait soin de vous. Ne l'aviez-vous pas prisé aussi pour votre Mère en entrant dans vos études? Vous ne pouviez donc

attendre d'elle qu'un bien semblable à celui que vous possédez. Les avantages qui se sont présentés pour vous à Paris eussent été quelque chose selon le monde; mais ils eussent été infiniment au-dessous de ceux que vous possédez à présent.....

“Je ne vous ai jamais aimé que dans la pauvreté de Jésus-Christ, dans laquelle se trouvent tous les trésors. Vous n'étiez pas encore au monde, cela est certain, que je la souhaitais pour vous; et mon cœur en ressentait des mouvements si puissants, que je ne les puis exprimer.

“Vous êtes donc maintenant dans la milice, mon très-cher fils. Au nom de Dieu, faites état de la parole de Jésus-Christ, et pensez qu'il vous dit que *celui qui met la main à la charrue et qui regarde derrière lui n'est pas propre au royaume des Cieux*. Ce qu'il vous promet est bien plus grand que ce qu'on vous faisait espérer, et que vous ne devez estimer que boue et que fange pour acquérir Jésus-Christ. Votre glorieux patriarche vous en a donné un grand exemple: imitez-le, au nom de Dieu, et que mon cœur reçoive cette consolation, à la première flotte, d'apprendre que mes vœux offerts à la divine Majesté depuis vingt-et-un ans sans intermission, ont été reçus au Ciel. Il ne se passe jour que je ne vous sacrifie à son amour

sur le Cœur de son bien-aimé Fils. Plaise à la divine bonté que vous soyez un vrai holocauste tout consumé sur ce divin autel!”

“Voilà, dit Martène, comme cette pieuse Mère consolait son fils et l'exhortait à la vertu; mais il était bien plus consolé encore par les grâces que Dieu versait continuellement dans son cœur, et qui le faisaient avancer à pas de géant dans les voies de la perfection. Jamais on ne vit un novice plus fervent, d'une plus grande régularité, plus fidèle à son devoir, plus assidu à la prière et à l'oraison, plus appliqué à régler son intérieur, plus mortifié et détaché des choses de la terre.

A l'appui de ces éloges, Martène cite le trait suivant: Claude Martin ayant écrit au R. P. Général, aussitôt après son entrée au noviciat, pour le remercier de la grâce qu'il lui avait faite, en reçut une réponse qui lui fut remise non décachetée, parce qu'elle venait d'un supérieur majeur. Le généreux novice crut qu'elle venait de quelqu'un de ses anciens amis ou de ses parents; et ne voulant pas embarrasser de nouveau son esprit des idées du monde, auxquelles il avait renoncé, il la jeta dans la rivière qui passait à travers le jardin du monastère.

(A Continuer).

LA GAZETTE DES FAMILLES.

Ottawa, 1er Avril 1878.

Lecture des mauvais livres.

Le R. P. Hammond, dans l'un de ses Sermons, à Québec, a pré-muni son auditoire contre les mauvaises lectures, qui a paru impressionner profondément l'assistance. Voici l'analyse qu'en donne le *Nouvelliste* de Québec :

Dans ce siècle, où la littérature malsaine a l'air de vouloir siéger presque en souveraine, dans ce siècle, disons-nous, où tant d'écrivains, mus à la fois par l'espoir du lucre et l'esprit du mal, jettent à tous les vents leurs immondes productions, il est bon et consolant d'entendre du haut de la chaire sacrée, une voix autorisée, mesurer l'étendue du mal causé par la diffusion de cette littérature et indiquer à la génération actuelle les innombrables dangers auxquels l'expose la lecture des mauvais romans.

Ce danger n'est pas illusoire et le conférencier a également le droit et le devoir de le dénoncer.

C'est ce qu'à fait hier, le R. P. Hammond dans un éloquent sermon prononcé à la basilique de Québec.

Il n'est que trop vrai, que depuis un grand nombre d'années déjà, le roman représenté par

MM. Alexandre Dumas, père et fils, Eugène Sue, Balzac, Frédéric Soulié, Paul de Kock, George Sand et quelques autres a fait irruption dans notre petit pays et occupe même à l'heure qu'il est, dans les bibliothèques de certaines familles canadiennes, une place qu'on ne devrait pas lui accorder.

Il est pénible de le dire, mais c'est le cas, la France nous rend un bien mauvais service en jetant chaque année sur nos rivages des milliers de volumes d'une immoralité effrénée, d'infâmes productions où l'on attaque avec un cynisme révoltant ce qu'il y a de plus noble, et de plus sacré. Il semble que les auteurs de ces productions, en perdant le respect d'eux-mêmes ont complètement oublié celui qu'il devaient à autrui. Leur sans gêne ou plutôt leur immoralité atteint une profondeur inexplicable. Pour eux, la pudeur est un mythe, et la vertu un mot sans signification.

Ce sont des ouvrages de ce genre édités à grands frais par les maisons Michel Lévy et Dentu à Paris, qu'on offre, hélas ! en pâture à la jeunesse canadienne.

Devons-nous ajouter ici qu'il s'est rencontré dans notre pays certains libraires cédant trop facilement aux instances d'une jeunesse avide de connaître et important pour elle, à des prix relativement modiques, des bro-

chures, suintant le vice et la corruption.

Le fait est trop généralement connu pour le passer sous silence. Par contre, nous dirons pour ceux que cela pourrait affecter qu'il y a plusieurs libraires dans cette ville, qui non-seulement se sont refusé jusqu'ici à importer de l'étranger des livres contraires aux bonnes mœurs, mais qu'il se font encore un scrupule de ne garder en dépôt que des productions irréprochables. Nous avons d'ailleurs été témoin, il y a plus d'un an, d'un fait qui indique jusqu'à quel point cette règle a été suivie.

Un libraire de Québec venait de recevoir plusieurs caisses de brochures et il s'appretait à opérer devant nous ce qu'on est convenu d'appeler le *déballage*. Au fond de l'un des ballots, se trouvaient entassés soixante à soixante-dix volumes de la *Vie de Jésus* par Renan, avec quelques ouvrages de Lamennais et de F. Soulié.

Il faut d'abord remarquer que la commande de ces derniers volumes n'avait pas été ordonnée, mais que l'éditeur français avait pris sur lui de les expédier.

A la simple vue des noms accolés à ces ouvrages, notre libraire québécois en fit deux paquets différents et les livra immédiatement au feu.

Cet acte n'a pas besoin de

commentaires. Il fait de suite l'éloge de son auteur.

Sous des formes séduisantes, avec ses tableaux attrayants quoiqu'exagérés, un roman contraire aux bonnes mœurs, renferme, disait-hier, le R. P. Hammond, un germe de corruption qui manque rarement de se développer et de produire cet effet désastreux que l'on connaît. La jeunesse, doit le plus souvent à cette littérature, la dépravation de ses mœurs, et des familles entières lui doivent la misère et la honte.

Le feuilleton plaît, ceci est incontestable, et il plaît d'autant plus qu'il flatte les plus mauvaises passions du cœur humain et que le lecteur y trouve une excuse pour ses fautes.

A titre de justification, quelques-uns disent: il y a cependant tel et tel ouvrage d'un auteur, mis, il est vrai, à l'*Index*, mais qui ne renferme rien d'immoral.

A cela le savant conférencier que nous avons déjà nommé, répond:

Vous visitez un pénitencier, vous voyez là des individus, rejetés du sein de la société pour les crimes les plus abominables. Vous entendez les injures et les blasphèmes qu'il profèrent. Consentiriez-vous à vous associer, à vous lier intimement à l'un de ces repris de justice par la simple raison qu'à un moment donné et contre son habitude, ce criminel

tenu avec vous, durant quelques instants, une conversation honnête? Non! vous ne le voudriez pas.

La répulsion qu'ils vous inspire vous empêcherait de mettre votre main dans la sienne.....

Il en est ainsi d'un livre immoral. Vous ne pouvez prendre pour ami (car le livre est un ami) l'auteur que vous savez s'être égaré dans la fange du vice et qui après avoir servi à d'autres es mets les plus repoussants vous en sert un autre, qui, bien que mieux apprêté, n'en récele pas moins le même poison.

La logique inexorable du conférencier a fait bonne justice l'une foule d'autres arguments précieux invoqués par ceux qui se livrent à la lecture des romans condamnés par la loi naturelle et par les préceptes de l'Eglise.

Le riche et le pauvre.

Qu'est-ce qu'un riche dans l'esprit du monde? C'est un homme de jeux, de plaisirs, dont toute la gloire consiste à étaler son luxe, tout le mérite à ne rien refuser à ses fantaisies, et qui ne met de bornes à ses désirs que celles de sa fortune.

Dans l'ordre de la Providence, c'est un ange de consolation entre Dieu et les hommes, pour achever la distribution des biens de la terre. C'est l'ambassadeur

du ciel, obligé de faire connaître la Providence à ceux qui l'ignorent, de la disculper auprès de ceux qui l'accusent, et tel que l'astre du jour, dont la marche éclatante parle à tous les yeux de la gloire de son auteur, le riche, par ses bienfaits parle au cœur des hommes de la sagesse et de la bonté divine.

Qu'est-ce que le pauvre selon le monde? C'est un être isolé, proscrit, comme échappé à la Providence, comme retranché du reste des humains, semblable à ces lieux que la foudre a frappés, dont on ne s'approche qu'avec peine.

Dans l'ordre de la Providence un pauvre, c'est en quelque sorte le plus intéressant de ses ouvrages, et comme le secret de sa sagesse qui a rendu le pauvre précieux et nécessaire au riche, qui a voulu que le riche fût le protecteur du pauvre, et le pauvre le sauveur du riche qu'il délivre du danger des richesses sur la terre, en lui offrant le moyen de les convertir en charité qui lui servent à acheter le ciel; c'est-à-dire que, dans l'ordre de la Providence, le riche est un ministre, le pauvre son bien-aimé; de même qu'elle s'est reposée sur les parents de l'éducation des familles, sur les législateurs du gouvernement de la société, elle a fait les riches pour se reposer sur eux du soin des pau-

vres. La religion va plus loin ; elle voit dans les pauvres Jésus-Christ même ; ce Dieu fait homme, et homme pauvre, qu'elle respecte et vénère dans le pauvre, c'est lui qu'assiste et console la charité chrétienne.

L'aspect des pyramides d'Égypte.

La main du temps, et plus encore la main des hommes qui ont ravagé tous les monuments de l'antiquité, n'ont rien pu jusqu'ici contre les pyramides. La solidité de leur construction et l'énormité de leur masse les ont garanties de toute atteinte et semblent leur assurer une durée éternelle. Les voyageurs en parlent tous avec enthousiasme, et cet enthousiasme n'est point exagéré. On commence à voir ces montagnes factices dix-huit lieues avant d'y arriver. Elles semblent s'éloigner à mesure qu'on s'en approche ; on en est encore à une lieue, et déjà elles se dessinent si nettement sur la tête, qu'on croit être à leurs pieds. Enfin, on y touche et rien ne peut exprimer la variété des sensations qu'on y éprouve ; la hauteur de leur sommet, la rapidité de leur pente, l'ampleur de leur surface, le poids de leur assiette, la mémoire du temps qu'elles rappellent, le calcul du travail qu'elles ont

coûté, l'idée que ces immenses rochers sont l'ouvrage de l'homme, si petit et si faible, qui rampe à leurs pieds : tout saisit à la fois le cœur et l'esprit d'étonnement, de terreur, d'humiliation, d'admiration, de respect. Mais, il faut l'avouer, un autre sentiment succède à ce premier transport. Après avoir pris une si grande opinion de la puissance de l'homme, quand on vient à méditer sur l'objet de son emploi ; on gémit de son orgueilleuse vanité, qui a entassé tant de matériaux, dépensé tant d'argent et d'années, imposé tant de fatigues et de peines pour construire de vains tombeaux, dans lesquels ceux qui y reposent sont égaux devant Dieu et devant la mort.

Nécrologie.

A la mémoire de Madame Lacerte, née Laure Pouliot, décédée le 20 février 1878.

Que n'ai-je les accents d'une pathétique éloquence pour chanter les louanges de Dieu, sur la dépouille d'une existence précieuse. Que n'ai-je la voix de l'ange de la mort, qui en l'arrachant à l'affection d'un père, d'une mère, d'un époux, de pauvres chers enfants, et de nombreux amis s'étonna d'un si grand calme, d'une si parfaite résignation à la volonté divine qui lui demandait

le sacr
rait ve
élever
de sa t
lui-mé
respec
une vi
ineffal
l'heur
consol
née, n
des œs
te am

O v
guer
dévou
pu sou
frappé
dans
époux
ve d'u
oh ! si
de dou
poitri
qu'au
voix d
de se
bles q
jour c

Je
de ce
charn
voudr
l'accu
qu'ell
la dou
qu'ell
voudr
sainte
le gar

le sacrifice d'une vie qu'elle aurait voulu consacrer surtout pour élever son cher petit garçon, fruit de sa tendresse ; que devient-il lui-même, cet ange, nous dire le respect avec lequel il moissonna une vie si pleine, et le bonheur ineffable dont il était pour Laure, l'heureux messenger. Mais si cette consolation ne nous est pas donnée, n'avons-nous pas été témoin des œuvres et des mérites de cette âme.

O vous qui avez pu lui prodiguer vos soins touchants, que le dévouement et l'amour seul ont pu soutenir, vous qui vous voyez frappée pour la troisième fois, dans vos enfants aimés, vous, son époux éploré, qui avait fait preuve d'un attachement si sincère, oh ! suspendez, suspendez ces cris de douleur qui s'échappent de vos poitrines, pendant qu'à vos yeux, qu'aux yeux du public, la faible voix d'une forte amitié, essaiera de se retracer les vertus aimables qui ont conduit Laure au séjour du bonheur.

Je voudrais peindre la beauté de ce cœur dont la simplicité charmante était l'apanage ; je voudrais dire sa bonté pour tous, l'accueil tendre et compatissant qu'elle donnait aux malheureux, la douce et consolante sympathie qu'elle accordait aux affligés ; je voudrais montrer la sérénité, la sainte résignation, le calme, qu'elle gardait au milieu des épreuves

que le Seigneur lui envoya par la perte successive de parents chéris.

Que ne puis-je rendre l'impression qu'elle a produite sur tous ceux qui l'ont connue, que ne puis-je énumérer ses affections, ses amitiés qu'elle s'est acquises ; les heureux effets d'une vie toute d'abnégation et d'un dévouement vraiment héroïque, de la tendresse affectueuse qu'elle portait à des enfants qui n'étaient pas les siens, de sa condescendance aux moindres désirs des autres.

Que n'ai-je l'accent de la foi si profonde qui l'animait, pour répéter ces aspirations tendres, ces élans si amoureux, si fréquents de son âme vers Dieu ! Ah ! je me sens impuissante à parler d'un cœur si angélique ! Puisset-on du moins, trouver ici, l'expression d'une vive connaissance pour le Dieu qui la combla de tant de grâce, d'une profonde sympathie pour ceux, qui sentent tout le vide de son absence. Je laisse à celles qui comme moi, ont connu, ont apprécié Laure, le soin de donner à sa vertu, l'éclat qu'elle mérite, et je leur dirai de répandre avec leurs pleurs, les parfums de sa vie si pure, en la faisant connaître dans ses détails.

La foule qui assistait aux funérailles est un haut témoignage de l'estime qu'on portait à celle qui n'est plus. Ceux qui étaient présents, peuvent dire avec qu'el-

le solennité imposante le service fut chanté, et quel aspect grandiosement funèbre, présentait l'Eglise.

Je voulais consoler une famille affligée, et j'ai donné libre cours à un torrent de larmes! Oui je serais heureuse, pourtant, si ces larmes à mesure qu'elles s'échappent, pouvaient soulager des cœurs frappés tant de fois, d'une façon si étrange, et à qui nous pouvions répéter plus qu'à personne "Dieu éprouve ceux qu'il aime."

Une Définition.

Après une soirée où l'on avait parlé de toute espèce de chose: grammaire, littérature et philosophie, on demandait à M. Littré une définition de la femme.

"La femme, répondit-il, c'est le complètement indirect de l'homme; c'est pour cela qu'ils ne s'accordent jamais."

Abonnements payés.

Nous accusons réception du prix de l'abonnement à la Gazette des Familles, de la part des personnes dont les noms suivent, savoir:

Pour l'année 1877.

M. L. Carissan, Fall-River.....	\$0.60
Rév. Mess. Gravel, Laprairie.....	0.60
MM. L. G. Duval, St. Jean P. Joly	0.60
W. Gauthier, Three Rivers, M.	0.60
Jean Roy, Frampton.....	0.50

Pour l'année 1878.

MM. L. Moncion, Ange-Cardien...	1.00
B. Pelletier, St. Laurent (I.O.)	1.00
O. Fortin, St. Aubert.....	1.00

LE PAPE LÉON XIII

Élu par le Conclave, comme le digne successeur de Pie IX.

Le Pape Léon XIII est de haute taille, avec une tête superbe, le front haut et gracieux, et une physionomie ouverte. Pour la science, le tact, la dignité, l'énergie, l'affabilité et la piété sincère, le Sacré Collège ne pouvait trouver un plus digne successeur au regretté Pie IX, que le Cardinal Pecci. Afin de rencontrer les nombreuses demandes du public, nous nous sommes procuré un:

SUPERBE PORTRAIT

DE

Notre St. Père Léon XIII

Grandeur: 12 x 14, copies duquel nous nous proposons d'offrir en vente, presque au prix coûtant. Toutes les familles devraient l'avoir en leur possession: Les gravures seront expédiées soigneusement enveloppées, poste payée, et garantie d'arriver en bonne condition, pour 25 cents chaque, ou 3 gravures à une seule adresse pour 50 cents.

GARRETT & MITCHELL,

Éditeurs, Cincinnati, O.

HISTOIRE

DES

INSTITUTIONS CHARITABLES

DU

CANADA.

Depuis leur Fondation jusqu'à nos jours.

Cet Ouvrage, en cinq volumes, est publié par Livraison de 150 pages, et le prix est de \$1.00 par livraison, les frais de Port compris.

Cet Ouvrage est approuvé par la plupart des Evêques du Canada.

La 1^{re} Livraison est maintenant en vente au Bureau du Foyer Domestique, à Ottawa, qui est le seul dépôt pour la vente de cet Ouvrage.

S'adresser, par lettre, à

STANISLAS DRAPEAU.